



La Joconde et le Mustang

Réflexion(s) sur les paradoxes contemporains
en théorie de la restauration

Muriel Verbeeck, professeur, École supérieure des arts Saint-Luc de Liège (muriel.verbeeck@uliege.be).

Ce qu'on peut appeler l'« École française » de conservation-restauration est, tout comme la belge, caractérisée par une réflexion théorique et critique nourrie des sciences humaines et sociales. On attribuera sans doute cette caractéristique à l'influence de l'Italien Cesare Brandi qui marqua, de façon constitutive, les premiers enseignements de la discipline : à l'Istituto Centrale del Restauro, d'abord, puis plus largement, dans d'autres pays européens dont Bruxelles et Paris. Mais au-delà de cet apport avéré, nous soutiendrons que cette spécificité est tout autant culturelle. Il importe de la valoriser car, loin d'être un vestige du passé, elle est un atout pour penser le présent et l'avenir.

Qu'est-ce que la théorie (et à quoi sert-elle) ?

En 2008, dans la foulée d'une série de colloques célébrant le 100^e anniversaire de Cesare Brandi, paraissait, en italien et en anglais, un volumineux ouvrage sous la direction de Giuseppe Basile : *Il pensiero di Cesare Brandi dalla teoria alla pratica*¹. Jonathan Ashley-Smith y publiait un article provocateur où il examinait, de façon très critique, divers usages du terme « théorie »². Il y relevait d'emblée une opinion commune, à savoir, la fréquente inadéquation de la théorie au réel, tout en recensant plusieurs types de théories, de la physique à l'éducation, en passant par les mathématiques. L'auteur notait que le point commun entre ces théories, c'est d'avoir été précédé auparavant par un phénomène, une observation, une tradition, une pratique ; ce qui justifiait le titre de son intervention : « Theory follows practice. »

On soulignera que cette position fait figure de quasi évidence dans le monde anglo-saxon, mais qu'elle repose en fait sur des présupposés philosophiques. Les continentaux sont nourris de la pensée idéaliste de Descartes, pour lequel la vérité illumine la raison et se vérifie *a posteriori* par l'expérience ; les Anglo-Saxons s'inspirent quant à eux de l'empirisme de Locke, pour qui l'esprit est un tableau vierge, sur lequel l'expérience dessine une cartographie complexe que la raison explique *a posteriori*. Pour les premiers, l'idée vient d'abord, et se met au banc d'essai de la pratique ; pour les seconds, c'est l'expérience réitérée qui fait germer l'idée. La première méthode est qualifiée de déductive (ou hypothético-déductive), puisque l'on part d'une idée-hypothèse dont on va vérifier la conformité avec le réel ; la seconde est dite inductive, puisqu'on part de l'observation de faits singuliers pour en inférer des règles générales. Il faut préciser qu'il n'est nul besoin de lire Descartes ou Locke pour se ranger à l'une ou l'autre de ces « vérités » ; elles ont imprégné l'éducation et les méthodologies du savoir des continentaux comme des Anglo-Saxons, et cette différence fondamentale sous-tend encore aujourd'hui nos divergences d'approche et nos incompréhensions.

La théorie, outil pratique

Quoi qu'il en soit, la méfiance par rapport à la théorie, soulignée par Jonathan Ashley-Schmit, est une réalité. Désappointement et désillusion proviennent le plus souvent d'une incompréhension de ce qu'elle est. La théorie n'est pas une « vérité », elle est un outil de connaissance. Elle ne donne pas des solutions, elle énonce des principes qui,

eux-mêmes, sont une invitation à penser des solutions adaptées. Si la théorie déçoit, il faut se poser la question du mésusage de l'outil par celui qui l'emploie. On n'ouvre pas une bouteille avec un ouvre-boîte, ni une boîte de conserve avec un tire-bouchon. Il faut comprendre l'objet, comprendre l'outil, apprendre à utiliser l'outil en fonction de l'objet : donc, souvent, l'adapter ou le réinventer. La théorie est le champ d'application de l'insatisfaction créative : il faut reformuler ce qui semble inadéquat – que ce soit en terme de conceptualisation ou de méthodologie. La méthodologie, en effet, qui systématise des approches, des procédures, des modes opératoires, est, rappe-lons-le, une forme de théorisation.

La *Teoria del restauro*, première théorisation de la conservation-restauration

Retracer les prémices d'une théorisation de la conservation n'entre pas dans notre propos. Rappelons simplement que la restauration fut dans un premier temps pratiquée par des artisans, plutôt que des artistes – et que, selon Aristote, c'est le passage de la pratique spécifique à la théorie générale qui distingue le savant du manœuvre, ou du technicien³. La première théorie de la restauration qui se donne pour telle (oublions donc les recommandations de Pietro Edwards, Viollet-le-Duc, Boito ou Giovannoni en architecture), c'est la *Teoria del Restauro*, de Cesare Brandi, publiée en 1963⁴ (fig. 1).

La *Teoria* rassemble des articles, cours et conférences s'échelonnant depuis le milieu des années 1940, mais aussi, on l'oublie souvent, de nombreuses références à des cas pratiques, qui vont de la peinture à l'architecture, du statut des ruines à celui des icônes. La *Teoria* n'est pas une élucubration d'académique détaché des réalités du monde pratique : au contraire, elle prend corps dans les ateliers et laboratoires de l'Istituto Centrale del Restauro, fondé en 1939 par Brandi et Argan, pour répondre à des cas inédits : ce sera, notamment, dès 1943, la restauration des fresques de la chapelle Mazzatosta à Viterbe, atomisées par les bombardements.

En tant que « continental » (pour reprendre la distinction précédente), en tant qu'académique

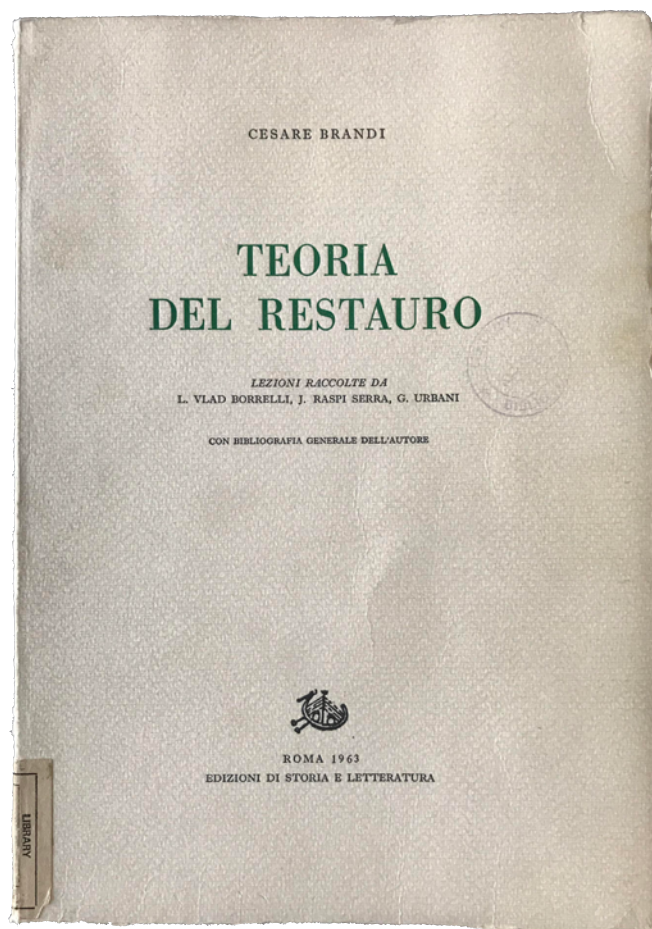


Fig. 1. *Teoria del Restauro*, édition originale, 1963 (Bibliothèque de l'ICCROM). © ICCROM.

aussi, issu d'une longue tradition idéaliste (au sens platonicien, kantien et crocien du terme), Brandi utilise, spontanément, la méthode hypothéti-co-déductive ; son « logiciel » de pensée est configuré pour cela. Toutefois, les hypothèses qu'il émet sont nées de constats et non pas de spéculations ; et ces mêmes hypothèses sont vérifiées dans la pratique, dans les interventions de restauration qu'il dirige.

Il faut donc chercher ailleurs que dans la déconnexion du réel le rejet progressif d'un texte qui a été fondateur. Serait-ce dans la publication de thèses alternatives ?

La *Contemporary Theory of Conservation* de Muñoz Viñas

Contemporary Theory of Conservation est un ouvrage publié, d'abord en espagnol en 2003 puis en anglais en 2004, par Salvador Muñoz Viñas, historien de l'art et conservateur-restaurateur membre du département de Conservation de l'université de Valence⁵ (fig. 2).

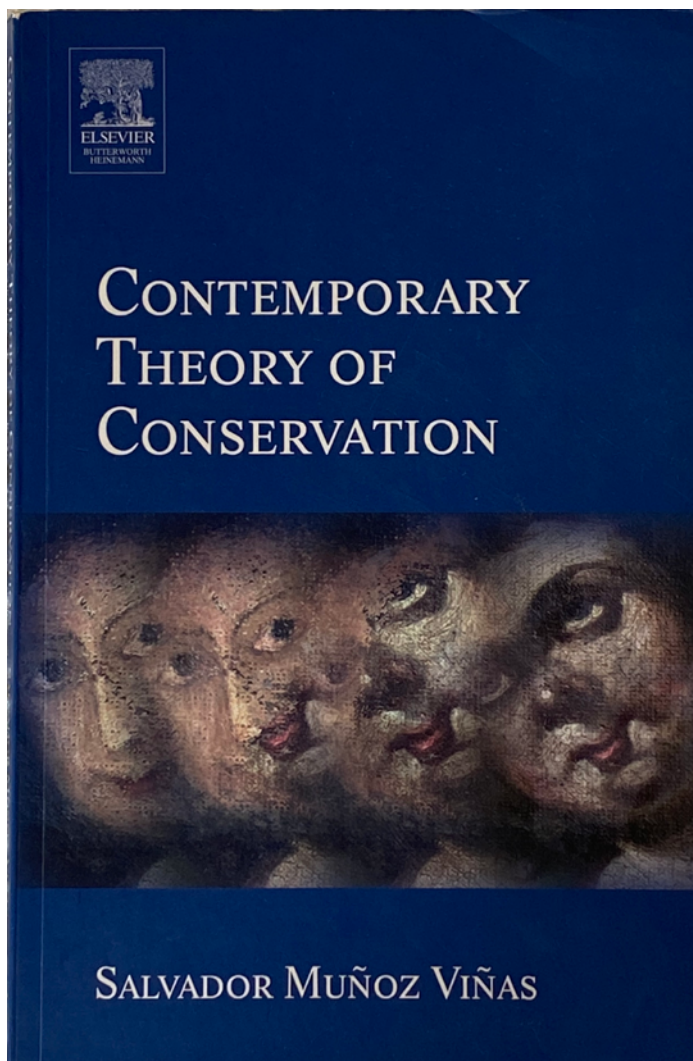


Fig. 2. *Contemporary Theory of Conservation*. Édition anglaise de l'ouvrage de Salvador Muñoz Viñas. Il n'en existe pas de version française. © Muriel Verbeeck.

Il est assez étonnant de voir systématiquement opposé Muñoz Viñas à la pensée de Brandi, comme si l'un contredisait l'autre. Or la *Teoria* et la *Theory* ne sont pas comparables. La première s'applique essentiellement à l'œuvre d'art ; la seconde propose d'autres critères d'évaluation des interventions, pour d'autres types d'objets.

Même s'il ne constitue pas, au sens propre du terme, une théorie à proprement parler, l'ouvrage de Muñoz Viñas présente un grand mérite, celui de faire le point sur les évolutions de la conservation-restauration dans les dernières décennies du ^{XX}e siècle. Ces évolutions vont mener à un changement de paradigme, c'est-à-dire de la conception théorique dominante ayant cours à une

certaine époque dans une communauté scientifique donnée. Pour atteindre cet objectif, l'auteur part de différents constats.

Extension et diversification de la conservation

Le premier des constats tient à l'extension du champ de la conservation et à sa diversification. Pour l'auteur, ceci est dû au changement de statut des objets culturels, qui revêtent au fil du temps des valeurs différentes. La *Teoria* de Brandi s'appliquait aux œuvres d'art, dont *La Joconde* est emblématique. Muñoz Viñas prend pour exemple de l'évolution le cas du Mustang, avion de combat de 1939 à 1945, qui devint un avion civil, servant au transport postal, avant d'être déclassé, puis acheté dans une optique strictement utilitaire par des particuliers pour, par exemple, épandre des engrais ; sa raréfaction progressive le transforme de « vieux tacot » en ancêtre, puis en avion de collection pour passionnés d'aéronautique. Le processus est le même pour les objets présentés dans l'émission de télévision américaine *American Restoration*, les rois de la bricole. Un objet fonctionnel, utilitaire, change de statut, et cesse d'être réparé pour, un jour, être restauré. De façon heureusement bien plus professionnelle, d'autres objets entrent ainsi dans le champ de la restauration : des costumes de David Bowie aux Iguanodons de Bernissart, des films de Georges Méliès au masque de Yoda, des spécimens du musée d'Histoire naturelle de Berlin (fig. 3) aux cuisinières du Familistère de Guise, ou encore aux sculptures des restauroutes américains. Sans compter l'art contemporain.

Déclin de la vérité et de l'objectivité

En second lieu, Muñoz Viñas interroge les rapports de la conservation à la science, ou plus exactement à ce que les Anglo-Saxons appellent « conservation science ». Son constat est critique, en particulier concernant les sujets de recherche et les relations avec les scientifiques : pour l'auteur, qui cite la conservatrice scientifique Mary Striegel : « Le scientifique cherche la vérité : le conservateur-restaureur, des solutions. » Cette pirouette, qui réaffirme l'unicité des objets et la spécificité des problèmes, lui permet d'asseoir ce qu'il présente comme une « révolution copernicienne ».



Fig. 3. Diversité des objets de conservation. a. Image extraite du film *Le Voyage dans la Lune*, de Georges Méliès ; b. Masque de Yoda, personnage de la saga *Star Wars*, créée par George Lucas ; c. Costume de David Bowie ; d. Iguanodon de Bernissart, musée d'Histoire naturelle de Bernissart, Belgique ; e. « Wet collections », musée d'Histoire naturelle de Berlin, Allemagne. © Muriel Verbeeck.

Muñoz Viñas proclame en effet le déclin, sinon la fin de la vérité et de l'objectivité en conservation-restauration. Il n'y a pas de « vérité » scientifique de l'objet, pas de « nature » intrinsèque de l'œuvre, pas plus que d'état ou de condition originale. Sa théorie contemporaine, affirme-t-il, s'oppose ainsi aux théories classiques, de Viollet-le-Duc à Ruskin et Brandi, théories selon lesquelles il existerait une Vérité de l'objet dans son état original, et une illusion de pouvoir remonter le temps. Notons que, sur ces points, la lecture de Muñoz Viñas pose question. On peut trouver nombre de passages de Ruskin et de Brandi qui tempèrent ou contournent les propos que l'auteur leur attribue (en particulier, l'intégralité du chapitre 4 de la *Teoria*). Aussi conviendrait-il mieux d'évoquer une évolution, plutôt qu'une révolution.

Objets de conservation, « objets significatifs »

L'apport de Muñoz Viñas réside dans sa proposition de considérer les objets de conservation

comme, avant tout, des « objets significatifs », porteurs de valeurs symboliques. Il n'est pas le père de cette idée, mais son vulgarisateur. Rappelons que l'axiologie (l'étude des valeurs) remonte en conservation-restauration à Aloïs Riegl, au début du xx^e siècle. Des conservateurs tels qu'Avrami⁶ ou Clavir⁷ ont creusé la question avant la synthèse remarquable de Fredheim et Khalaf⁸ ; ils emboîtaient le pas à des anthropologues, mais aussi à des spécialistes de la culture matérielle (notamment Ian Hodder, à Cambridge) qui avaient déjà soutenu ces positions. Dans tous ces domaines, et depuis moins d'un demi-siècle, on constate l'inexorable glissement des valeurs conçues comme universelles vers des valeurs relatives, représentatives de spécificités. L'étiollement de l'universalisme au profit des communautarismes, ou des identitarismes, se marque aussi dans la réflexion sur la conservation. Démonstration, s'il en était besoin, du fait que la conservation est un acte culturel.

Intersubjectivité et « trading zone »

Pour pallier les risques du subjectivisme au sens strict, Muñoz Viñas promeut l'intersubjectivité fondée sur des accords conclus entre les parties prenantes, soit les « stakeholders » en anglais. Ceux-ci désignent en fait tout individu ayant un intérêt légitime dans un projet. Dans une perspective plus large, la notion de partie prenante est centrale dans les questions de responsabilité



Fig. 4. La conservation-restauration au risque de l'émocratie. *La Marseillaise* de François Rude, surmoulage en plâtre réalisé par Charles Pouzadoux, 1899, vandalisée le 1^{er} décembre 2018. © Benjamin Gavaudo/Centre des monuments nationaux.

sociétale, de démocratie participative et de transformation écologique et sociale. C'est pourquoi elle nous semble particulièrement intéressante et pertinente.

Pour Muñoz Viñas, les sujets affectés de quelque manière que ce soit, matérielle ou immatérielle, par un processus de conservation forment

des « communautés d'intersubjectivité » qui devraient avoir des droits sur les décisions prises au cours du processus : ils sont les « parties prenantes » de cet objet du patrimoine. Les décisions de conservation ne devraient pas être imposées, mais faire l'objet d'un accord entre les sujets concernés. Il définit donc la conservation comme une « trading zone », une zone de négociation et de commerce.

Application : les beaux principes et la cruelle réalité

Au-delà des discours et des bonnes intentions, la place concédée aux valeurs dans les choix de conservation tend à déboucher sur un subjectivisme contextuel. Ce qui a fait valeur hier ne fait plus sens aujourd'hui, ce qui avait un certain sens hier n'a pas nécessairement le même aujourd'hui. L'intersubjectivité pourrait être une chance extraordinaire d'interroger notre passé patrimonial, de nous faire toucher du doigt nos conditionnements culturels, nos représentations mentales et, surtout, d'en souligner le côté fluctuant, donc évolutif et potentiellement progressiste. Cela présuppose une volonté d'échange, de discussion, une culture du débat respectueux qui s'illustre par exemple dans le symposium de Nara en 1994, mais semble parfois se déliter sous nos yeux.

Sans multiplier les exemples navrants, évoquons le cas, à San Francisco, de la peinture murale de Victor Arnautoff, peinte dans les années 1930 et illustrant de façon critique la *Vie de Georges Washington*. L'artiste y montre, notamment pour les dénoncer, le meurtre d'un Amérindien et des scènes d'esclavage. Cent ans après sa création par l'artiste dans l'esprit et sous l'influence des muralistes mexicains, dont Rivera, une coalition d'activistes entend la faire disparaître, considérant qu'elle est dégradante et déshumanisante. Le plan initial prévoyait sa destruction. Elle sera finalement « simplement » censurée. La solution adoptée est de cacher la peinture derrière de nouvelles fresques (amovibles) qui auront pour thème « l'héroïsme des personnes racisées en Amérique ». Autre exemple : à Yale, des vitraux historiques, représentant, dans un bâtiment néo-gothique, des esclaves aux champs ont été vandalisés par du personnel d'entretien lié au mouvement *Black Lives Matter*. Suite à cet incident, un comité d'art

public a été créé afin de repérer sur le campus les œuvres potentiellement offensantes. Les conservateurs-restaurateurs ont lancé une réflexion : comment redresser les erreurs du passé sans contribuer à effacer l'histoire ? Est-ce que les actes de restauration peuvent, du simple fait d'exister, revêtir un contenu politique et social ? Comment prendre en compte les avis aussi tranchés des membres des communautés quand de tels actes de vandalisme ont lieu⁹ (fig. 4) ?

La question se pose plus largement : les conservateurs-restaurateurs auront-ils demain pour principal travail de voiler/dévoiler les œuvres et objets en fonction de ce qu'ils signifient, c'est-à-dire en fonction de ce que des sujets d'aujourd'hui pensent de leur signification ? La discussion intersubjective nécessite des préalables : la volonté sincère de discussion, d'échanges, de partage, dans un esprit ouvert, à même de déconstruire ses représentations mentales, y compris par la décolonisation culturelle, les stéréotypes et les questions de genre, mais toujours avec respect. De plus en plus souvent néanmoins, ces conditions sont menacées par de Grands Imprécateurs, ceux qui, par le biais des moyens directs de communication – en particulier les réseaux sociaux – substituent l'émocratie (et même, disons-le, la dictature des émotions) aux choix rationnels, éclairés et pondérés. Sans réflexion approfondie, sans énoncés de principes (axiomes ou « guidelines »), sans mise au point de méthodologies, on risque de substituer à la « tyrannie des experts » celle de la « conservation démagogique ».

La Contemporary Theory n'est pas une théorie

Résumons ce qui précède. La *Contemporary Theory* n'est pas une théorie, au sens propre du mot : c'est un état des lieux, un constat d'évolution dans l'approche de la conservation. Fondé sur des prémices contestables – la critique de présupposés inexistantes dans les théories classiques –, l'ouvrage est accessible, consensuel et, sur plus d'un point, progressiste. Mais une réflexion théorique, qu'elle soit hypothético-déductive ou inductive, doit permettre de s'élever au-delà des constats, des cas d'études, de l'inflation des exemples anecdotiques, pour fournir des outils conceptuels, des instruments de réflexion ou d'action. Au terme de la lecture, ils restent à forger.

La théorie qui se construit

Après l'euphorie de la fin du xx^e siècle, qui a vu l'essor de la discipline et des formations, la diversification des objets, les avancées réelles et l'hyper-spécialisation, les praticiens semblent découvrir le principe de l'entropie. L'efflorescence conduit au désordre et à la confusion, comme si se spécialiser en médias électroniques n'avait plus aucun point commun avec la restauration de peintures sur panneau ou d'objets ethnographiques, comme si l'inflation des publications décourageait précisément toute synthèse ou, pire, toute communication. Les chartes et les codes de déontologie jouent encore un rôle unificateur, mais personne n'est dupe : c'est la généralité de leur formulation qui fait consensus. Fait symptomatique : d'aucuns réclament désormais des « codes d'éthique sur mesure » (Ashley-Smith¹⁰), ce qui, dans les faits, accélère une sorte de mouvement centrifuge. Nous avons plus que jamais besoin d'outils conceptuels communs, et d'échanges sur leurs applications pratiques.

Nos références européennes sont classiques, idéalistes, kantienne, brandienne. Le monde anglo-saxon nous offre d'autres cadres de référence.

L'utilitarisme social dont Jeremy Bentham est le père vise à maximiser le bien-être collectif, entendu comme la somme ou la moyenne de bien-être (y compris qualitatif) de l'ensemble des êtres sensibles ; rendre le patrimoine accessible, compréhensible et transmissible aux contemporains comme aux générations à venir n'est pas en contradiction avec cette approche (si l'on prend garde néanmoins à ne pas réduire l'utilitarisme social à sa caricature économique, ce qui est aussi un combat politique). Le pragmatisme, de son côté, compte plusieurs représentants (Pierce, James, Dewey), et autant de nuances : mais son affirmation principale est que « penser une chose » revient à identifier l'ensemble de ses « implications pratiques ». Ce n'est certes pas un défaut pour la conservation, qui n'est pas une discipline spéculative.

Pourtant, d'aucuns continuent à considérer ces approches comme « étrangères » à notre culture, parfois avec quelque condescendance. Les résistances à de nouvelles propositions méthodologiques demeurent souvent idéologiques.

Prenons par exemple les formations initiées par l'ICCROM¹¹, notamment sur le partage des décisions (*sharing decision*), l'évaluation des risques (*risk assessment*) et l'évaluation des valeurs (*value assessment*¹²). Les réactions des participants sont souvent très vives et dénoncent l'utilitarisme et le pragmatisme des nouvelles approches (« comment pouvez-vous quantifier des valeurs, par essence qualitatives ? »). Certes. Mais utilitarisme et pragmatisme ne sont pas des gros mots, s'ils sont compris dans leur visée philosophique première. Et quand l'eau monte dans les réserves, ou que le feu dévore les collections, est-ce au hasard de régler nos dilemmes, si nous n'avons trouvé matière à consensus sur ce qui fait pour nous prioritairement valeur ? si nous n'avons pas réussi à objectiver nos subjectivités ?

Reconceptualisation de la conservation

De Mexico à Rome, de Los Angeles à Bruxelles, les constats sont les mêmes, et le besoin d'une reconceptualisation commune se fait sentir. Qu'elle parte de l'intuition (comme Brandi) ou de l'expérience (comme pour l'École anglo-saxonne), les exigences sont les mêmes : d'une part, former des esprits capables de *juger* de la pertinence de telle ou telle théorie ou méthodologie, de l'autre, former des esprits capables d'en forger, inlassablement, de nouvelles, *en partant toujours de notre objectif commun, la pérennisation de l'objet porteur de valeurs*. Tout autre discussion est stérile.

Mais justement, c'est signe d'espoir, les échanges sont fertiles. Rappelons d'abord le rôle remarquable et trop peu connu du Mexique dans la revitalisation de la théorie de la conservation : le pays accueille, dans les années 1960, une mission UNESCO, conduite par Paul Philippot et Paul Coremans. Un centre de conservation-restauration fut établi dans l'ancien couvent de Churrubesco : il existe toujours aujourd'hui. La bibliothèque comprend une des plus anciennes traductions de la *Teoria* de Brandi, des syllabus et notes de cours qui démontrent un enseignement dynamique et original de la théorie avant même l'établissement des formations de l'IFROA ou de La Cambre.

Par ailleurs, la nature et la richesse du patrimoine mexicain excédaient les typologies

européo-centrées et posaient de nouveaux défis : l'Institut national d'anthropologie et d'histoire (INAH) a contribué, dans une démarche interdisciplinaire, à développer la question des valeurs et de la signification en conservation. Il a également favorisé des approches et méthodologies incluant les communautés. Ce travail conjoint des conservateurs et anthropologues est soutenu par nombre de publications, articles, ouvrages, actes de colloques, dont deux spécifiquement consacrés à la théorie de la restauration. Soulignons enfin la publication d'une revue en libre accès, *Conversaciones*, centrée sur l'exégèse de textes empruntés à des traditions de conservation très cosmopolites¹³.

L'ICCROM, de son côté, élabore des méthodologies, car la méthodologie, quand elle est exportable à des cas multiples, est bien une forme de théorisation. Gaël de Guichen a ainsi mis au point une technique d'organisation des réserves muséales qui s'exporte dans le monde entier sous le nom de RE-ORG¹⁴. L'institution a aussi soutenu des ateliers et workshops, explorant notamment les méthodologies de partage de décision. Les méthodes d'évaluation des valeurs proposées par Stéfan Michalski, inspirées des techniques managériales mais appliquées au choix de conservation, sont clairement des avancées théorico-méthodologiques. Enfin, les panels de discussion de l'ICCROM, notamment lors des assemblées générales, posent clairement des questions théoriques et invitent à repenser la conservation. L'assemblée 2019 a ainsi abordé la question de la décolonisation de la conservation, avec quatre conservateurs issus de la diversité pour mener la réflexion¹⁵. L'ICCROM publie en outre des ouvrages de synthèse.

Les grandes institutions américaines, telles le Smithsonian ou le Getty Conservation Institute, par le biais de fonds et de bourses, soutiennent les initiatives visant à rendre la conservation équitable, durable, soutenable, non genrée, diverse, et développent des réflexions théoriques et des actions pratiques sur ces thèmes : on assiste d'ailleurs à une inflation des publications sur ces sujets. Toujours aux États-Unis, un groupe de restaurateurs d'art contemporain a fondé CAN! (Contemporary Art Network) et semble marquer de l'intérêt pour une approche plus synthétique des problèmes liés à la restauration d'art contemporain.

Le très anglo-saxon IIC¹⁶ envisage désormais lui aussi de créer un comité consacré à « philosophie et conservation » qui devait, avant la crise de la COVID-19, tenir son premier séminaire à l'automne 2020. La présidence de David Scott et de Jonathan Ashley-Smith est garante d'une approche pragmatique – Jonathan Ashley-Smith a été le très peu conformiste chef du service de conservation du Victoria & Albert Museum.

En Belgique, enfin, s'est créé, dans la tradition de Paul Philippot, le centre Connectheo (Conservation Networks and Contemporary Theories), pour fédérer les recherches internationales sur l'histoire des réseaux et les recherches en théories de la restauration¹⁷. Il est soutenu par la Fondation Catheline Périer-D'Ieteren. Le projet CoToCoCo (COncceptual TOolkit for COntemporary COnservation), en fait partie, et proposera en 2021 une série de séminaires.

Quel est le rôle, quelle est la place de la France, dans ce réveil des théories ? La France parle français, qui est la langue des philosophes et des concepts. La France est fille de Descartes, donc de la méthode analytique. La France demeure aussi, en ces temps de bouleversements, terre de culture et d'humanisme, où la démarche historico-critique a une longue et illustre tradition. Ses formations, au contraire des formations anglo-saxonnes, continuent à faire place à cette approche ; la déontologie y est enseignée sous l'angle des principes, et non seulement par des études de cas.

Enfin, le C2RMF, par l'organisation souvent conjointe de journées d'études (notamment avec INCCA-f¹⁸), a ouvert la porte à des discussions

interdisciplinaires extrêmement fructueuses. Les travaux sur l'obsolescence, sur les concepts de « Replace-Remake », ou plus largement sur l'Art contemporain, ont su conjuguer réflexion théorique et approche pratique. Il y a, effectivement, selon le mot de Cécile Dazord¹⁹, une « french touch » en théorie de la restauration, et elle mérite attention et soutien.

Conclusion

« Rien n'est plus pratique qu'une bonne théorie²⁰ », affirmait le psychologue et spécialiste des relations humaines, Kurt Lewin. Cela veut dire aussi qu'aucune théorie ne peut se concevoir sans pratique, ni *a fortiori*, sans les praticiens. Ouvreboute, tire-bouchon ou couteau suisse, la théorie de la restauration n'est qu'un outil, au même titre que le scalpel.

C'est ensemble que nous devons corriger, adapter, repenser ou réinventer son design comme son mode d'emploi ; ensemble que nous devons l'appliquer à de nouvelles situations ; ensemble, à l'atelier, en regard des objets ou des œuvres, comme cela se faisait à l'Istituto Centrale del Restauro, du temps de Brandi.

Pour cela, il faut que nos enseignements et formations continuent à stimuler les facultés de théorisation ; ce qui doit s'entendre non comme la quête abstraite d'un savoir détaché de la pratique, mais comme la capacité de ramener les cas particuliers à des principes généraux, nourrissant des approches originales, spécifiques et parfois créatives au regard du passé.

BIBLIOGRAPHIE

ASHLEY-SMITH, Jonathan. "Theory follows practice". Dans BASILE, Guiseppe, ASSOCIAZIONE GIOVANNI SECCO SUARDO (dir.), 2008, p. 189-193.

ASHLEY-SMITH, Jonathan. "A role for bespoke codes of ethics". *ICOM-CC 18th Triennial Conference Preprints, Copenhagen (4-8 September 2017)*. Paris : International Council of Museums, 2017 [https://openheritagescienceblog.files.wordpress.com/2017/09/1901_4_ashleymith_icomcc_2017.pdf].

AVRAMI, Erica C., MASON, Randall, DE LA TORRE, Marta, GETTY CONSERVATION INSTITUTE. *Values and Heritage Conservation: Research Report*. Los Angeles : Getty Conservation Institute, 2000. [http://hdl.handle.net/10020/gci_pubs/values_heritage_research_report].

- BASILE, Giuseppe, ASSOCIAZIONE GIOVANNI SECCO SUARDO. *Il pensiero di Cesare Brandi dalla teoria alla pratica : a 100 anni dalla nascita di Cesare Brandi, atti dei seminari di München, Hildesheim, Valencia, Lisboa, London, Warszawa, Bruxelles*. Padoue : Il Prato/Bergame : Associazione Giovanni Secco Suardo, 2008.
- BRANDI, Cesare. *Teoria del restauro*. Rome : Edizioni di storia e letteratura, 1963.
- CLAVIR, Miriam. "The social and historic construction of professional values in conservation". *Studies in Conservation*, 43, 1998, p. 1-8 [<https://doi.org/10.2307/1506631>].
- CONVERSACIONES... ed. by Consejo Nacional para la Cultura y Las Artes. Mexico: Instituto Nacional de Antropología e Historia, Consejo Nacional para la Cultura y Las Artes, 2015 [<https://revistas.inah.gob.mx/index.php/conversaciones/issue/archive>].
- FREDHEIM, L. Harald., KHALAF, Manal. "The significance of values: heritage value typologies re-examined". *International Journal of Heritage Studies*, 22, 6, 2016, p. 466-481 [<https://doi.org/10.1080/13527258.2016.1171247>].
- HERITAGE, Alison, COPIYHORNE, Jennifer. *Sharing conservation decisions: current issues and future strategies*. Rome : ICCROM, 2018.
- LEWIN, Kurt. *Field theory in social science: Selected theoretical papers*. Londres : Tavistock, 1952.
- MUNOZ VINAS, Salvador. *Contemporary Theory of Conservation*. Amsterdam, New York, Paris, Tokyo : Elsevier Butterworth-Heinemann, 2004.
- SNOW, Carol, DWORSKY, Alan. "Responding to white supremacy: public images and legacies at Yale University", *CeROArt*, Hors-série, 2018, [<http://journals.openedition.org/ceroart/5682>].
- WHARTON, Glenn. "Bespoke ethics and moral casuistry in the conservation of contemporary art". *Journal of the Institute of Conservation*, 41, 2018, p. 58-70 [<https://doi.org/10.1080/19455224.2017.1417141>].

NOTES

- | | | | |
|---|---|--|---|
| <p>1. Basile, Associazione Giovanni Secco Suardo, 2008.</p> <p>2. Ashley-Smith, 2008.</p> <p>3. Aristote, <i>Seconds Analytiques</i>, Livre I, 31, Vrin, 1979, p. 146. Le philosophe grec distingue néanmoins deux façons de raisonner : λογικως, via les concepts abstraits, et φυσικως, en reposant sur les faits, l'expérimentation. Émile Simard, « Aristote et les caractères généraux</p> | <p>d'une théorie scientifique », <i>Laval théologique et philosophique</i>, 10, 2, p. 156.</p> <p>4. Brandi, 1963.</p> <p>5. Muñoz Viñas, 2004.</p> <p>6. Avrami <i>et al.</i>, 2000.</p> <p>7. Clavir, 1998.</p> <p>8. Fredheim, Khalaf, 2016.</p> <p>9. Snow, Dworsky, 2018.</p> <p>10. Ashley-Smith, 2017.</p> <p>11. Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (organisme</p> | <p>intergouvernemental fondé en 1959).</p> <p>12. Heritage, Copiyhorne, 2018.</p> <p>13. <i>Conversaciones</i>, 2015.</p> <p>14. RE-ORG : méthode pour la réorganisation des réserves dans les petits musées, élaborée en 2011 par l'ICCROM et l'UNESCO.</p> <p>15. [https://www.iccrom.org/resources/thematic-discussion-decolonizing-heritage].</p> | <p>16. IIC : International Institute for Conservation of Historic and Artistic Works.</p> <p>17. [https://www.diva.uliege.be/cms/c_7358138/en/connecttheo].</p> <p>18. International Network for the Conservation of Contemporary Art, branche francophone.</p> <p>19. Conversation avec Cécile Dazard.</p> <p>20. Lewin, 1952, p. 169.</p> |
|---|---|--|---|